

Lettre flâneuse *6



J'ai quitté l'atelier de Morandi, non sans m'en sentir orpheline. Rien n'est plus rassurant qu'une œuvre dont l'ambition est de capter l'écoulement du temps et ses infimes manifestations. Elle justifie de ne rechercher rien d'autre que les quelques mètres carrés d'une chambre, ainsi que toutes les heures à guetter derrière une fenêtre. Morandi, certes, ne restait pas à ne rien faire. Il passait beaucoup de temps à préparer ses objets et à racler les peintures déjà entreprises. Mais je m'interroge tout de même sur cette quasi-immobilité et son acceptation. En jouant avec les objets, peut-être ne faisait-il rien d'autre que tromper l'ennui.

J'ai usé mon attention à coller l'une à côté de l'autre les photos prises dans l'atelier (notamment celles de Luigi Ghirri et de Gianni Berengho Gardin), pour m'assurer de sa configuration, à défaut d'avoir pu réellement m'y rendre. Le lieu paraît tellement plus grand qu'il ne l'était, guérite de sentinelle. Et j'ai béni Google Maps qui m'a permis d'en vérifier l'orientation précise et la vue directe sur le jardin.



Gianni Berengho Gardin, vue sur le ripostiglio. Le ripostiglio est un débarras dans lequel Morandi rangeait les objets dont il s'était servi pour ses peintures et qui ne lui étaient plus utiles, notamment les objets liés à sa période "métaphysique" (buste de femme, instruments de musique). Ce débarras forme sur la façade comme une petite échauquette.

Une fois passé ce temps à calculer des coordonnées géographiques, j'errai un peu.

(Mes errances, très limitées dans le temps et dans l'espace, peuvent consister à parcourir les rues et à m'intéresser, en vrac, aux soupiraux, aux numéros sur les maisons, aux façades arrière, sillonnées de tuyaux de gouttières, des immeubles haussmanniens.)

"Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, que la pluie tombe ou que le soleil brille, que le vent souffle en rafales ou que nulle feuille ne bouge aux arbres, que l'aube éteigne les réverbères ou que le crépuscule les rallume, que tu sois perdu dans la foule ou seul sur une place déserte, tu marches encore, tu traînes encore",

Georges Perec, Un homme qui dort.

Errer. Le mot avait deux significations au départ (selon le *Dictionnaire historique de la langue française*). L'une, du latin *iterare*, qui signifie « voyager ». Et l'autre, « erre », jusqu'au 17^e siècle, désignait simplement le chemin ou la voie. En vénerie, on employait le mot au pluriel, « erres », pour parler des traces laissées par un animal.

L'autre signification, que l'on connaît, vient d'*errare*, aller d'un côté et de l'autre, divaguer sans direction précise et puis, par extension, avoir perdu son chemin, et aussi divaguer mentalement, se tromper.

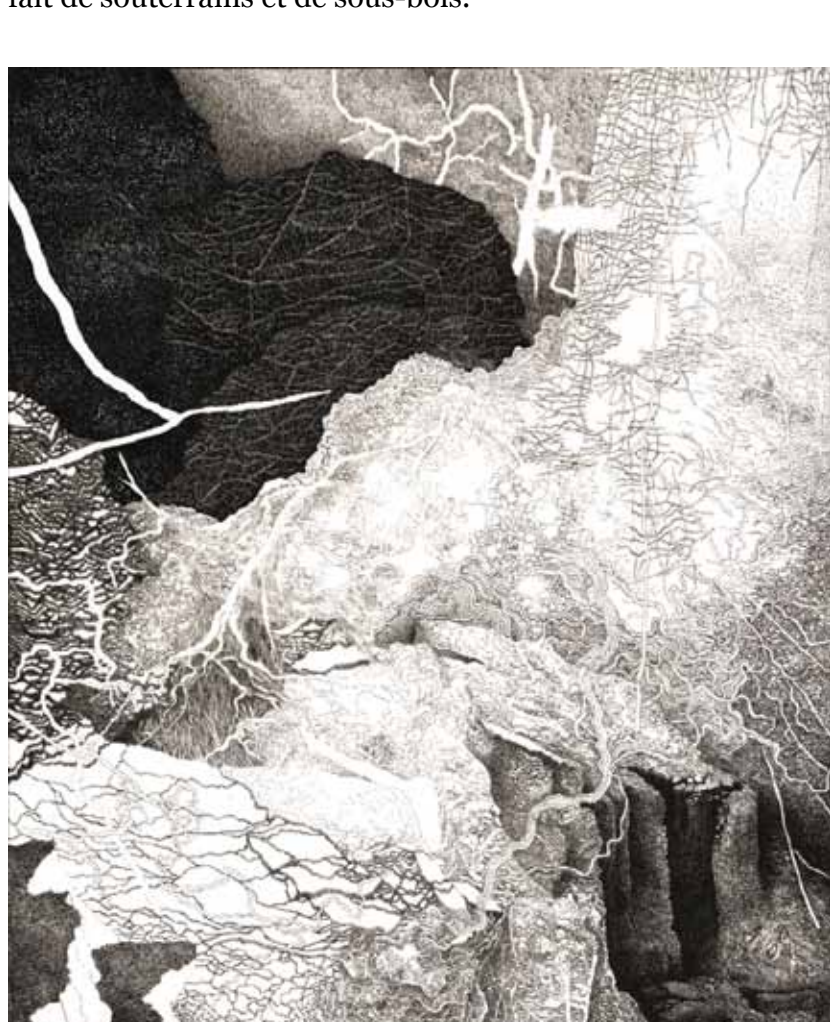
Ce sont les tout derniers sens qui ont fini par supplanter les autres. L'homophonie entre les deux mots, ainsi que la proximité de sens entre le voyage et le fait d'aller de droite et de gauche, ont fini par créer une confusion. Et puis c'est le jugement porté sur le mouvement erratique, sur une trajectoire sans but, qui a contribué à simplifier le sens du mot : ne voit-on pas comme une erreur, en effet, que d'aller sans destination, de prendre une route et puis une autre, et d'oublier les buts que l'on s'était fixés ?

Dans le Tarot de Marseille, le Mat, qui est un vagabond, a des chiens à ses trousses.



Tarot de Marseille, 18^e siècle, probablement annoté par Mlle Lenormand (source Gallica)

Ces jours-ci, je suis conduite, pour en faire un texte, à arpenter l'univers de Jérôme Minard : ses dessins sont les fragments d'un monde énigmatique. Chacun serait un coup de sonde dans un territoire sans fin, fait de souterrains et de sous-bois.



Jérôme Minard, La guerre de l'eau, 2016. Copyright de l'artiste & galerie Mariska Hammoudi.

Jérôme Minard dessine sans plan préalable. Son stylo progresse sans retour en arrière possible. Le tracé, tout en fibrilles, veinules, filaments, déploie un paysage vibrant qui bruisse de cours d'eau et de froissements de feuilles. Les dégradés du noir portent profond au blanc intense éveillent chez le spectateur la concéderait à ses regards seulement une petite partie d'un ensemble beaucoup plus vaste et dérobé à sa vue. Si bien qu'il ne sait pas trop, finalement, à quoi rattacher ce morceau : univers des origines ou post-apocalyptique, nature vierge, parfois parsemée de débris d'un autre temps ou d'êtres indéfinissables. D'un dessin à l'autre, la continuité est assurée par des ramifications qui irriguent chaque parcelle de terrain, de façon plus ou moins dense : lianes ou racines semblables à des vaisseaux sanguins qui serpentent à travers les compositions. Souvent dessinées en réserve sur le fond blanc de la feuille, ces ramifications laissent entrevoir le papier comme un vide primordial et créateur.

Une société se construit autour d'objectifs ; une vie aussi, autour de choix et de renoncements. Le vagabondage n'y est pas autorisé. Pourtant l'errance est bien là, souterraine, sous la forme des chemins non pris, mais sur lesquels on ne peut s'empêcher de lancer un dernier regard, des doutes qu'on finit par faire taire, des moments vacants qu'on s'empresse de remplir.

De même, dans le Tarot, le Mat n'a pas vraiment de place. Tantôt on le dispose avant la première lame majeure, tantôt après la dernière. Mais, en réalité, il fait son chemin entre les unes et les autres, s'intercalant entre les différentes étapes de la vie.



Val Ferret (photo personnelle)

Retourner aux origines d'un mot permet de retrouver la trace de ces chemins qu'on avait laissés à l'abandon (c'est ici particulièrement le cas de le dire).

Errer, comme se promener sans y mettre de but, chercher des signes, flâner. La flânerie est en réalité la version mondaine et acceptable de l'errance, car on sait qu'elle n'est qu'une parenthèse : on flâne avant un rendez-vous auquel on est arrivé trop tôt, ou entre midi et deux, ou le samedi après-midi.

Je ferais peut-être donc bien de changer le nom de ces Lettres en « Lettres d'errance », plutôt que "flâneuses", tant j'aimerais retrouver la richesse fertile de cet état ouvert aux possibles, amoureux des traces incertaines, et où l'attention est libre de se porter où elle veut — car notre attention, toujours focalisée vers les mêmes objets, finit par nous enfermer. L'errance n'est donc pas nécessairement un égarement. Il y a bien eu les moines gyrovagues et les bonzes mendiants.



La peinture ci-dessus est de **Céline Berger** (et le copyright lui revient). Cette œuvre toute récente n'a pas encore de titre. Il faut du temps à l'artiste pour trouver un nom à ses œuvres. Cela demande une certaine délicatesse. Le titre ne doit rien imposer, ni forcer, ni gauchir.

Composées sans perspective, ornées de motifs ornementaux, elles ont l'évidence rayonnante d'une broderie sacrée. Et il y règne quelque chose comme un ordre cosmique.

Cherchant parmi mes notes (pour une quelconque raison), je suis tombée sur une phrase écrite le mois dernier, alors que je préparais un cours sur l'histoire de l'art des jardins : *Le temps d'avant les temples*.

Les premières formes de jardins étaient en effet, semble-t-il, liées au culte des morts et des esprits, que ce soit au Japon ou dans la Rome des premiers temps. Ce n'étaient pas des jardins au sens où on l'entend, mais plutôt un aménagement éphémère au sein de la nature, afin de laisser les dieux s'y poser un moment. C'était, dit-on, avant qu'on ne se mette à construire des temples — au Japon tout au moins, car, à Rome, le premier temple attesté remonte à déjà loin. J'aime cette idée de temps avant les temples : temps fantasmé, évidemment, mais qui parle de souveraineté et de plénitude, un temps sans séparation.



Richard Long, *A Line made by Walking*, 1967. Source image.

En 1967, **Richard Long** marque fugacement le terrain qu'il traverse, de la trace de ses pas (le seul témoignage en est cette photographie). Ailleurs, il se contente de déplacer quelques pierres. Il a arpenté ainsi plusieurs parties du monde. Discrètement, il crée un lieu : il désigne une trajectoire ou alors indique un signal. Pour qui ?

Bien sûr, un tel travail prend place à un moment où les artistes réfléchissent à la nature de leur intervention dans le monde, ainsi qu'à leur place, devant, à côté de ou dans la nature. Mais indépendamment de théories plus générales, l'idée est bien là : celle de faire un art qui ne s'impose pas (contrairement à ce que ferait un temple), un art de l'interstice, sans gestualité ostentatoire, un art qui arrive en second. Et qui marque juste une pause dans le paysage.

« Pour les vagabonds de l'écriture, voyager c'est retrouver par déracinement, disponibilité, risques, dénuement, l'accès à ces lieux privilégiés où les choses les plus humbles retrouvent leur existence plénière et souveraine » (**Nicolas Bouvier**, Réflexion sur l'espace et l'écriture).



Anne-Laure H-Blanc, *Natura Naturans II*, 2020 (acrylique sur papier intissé).
Copyright de l'artiste.

Anne Laure H-Blanc arpente elle aussi les paysages. Son travail commence avec de longues marches dans la nature ou des temps prolongés d'observation. Plus tard, elle en capte des phénomènes infimes. Par exemple, elle dessine, en temps réel, le mouvement des ombres produites par les branches dans le vent (moins l'ombre elle-même que le frottement de l'ombre sur le papier), ou alors elle laisse intervenir les gouttes de pluie (mais ce qu'il en restera, ce ne sont pas les gouttes elles-mêmes, bien sûr, seulement la façon dont elles ont légèrement dilué la peinture) : son œuvre enregistre des faits éphémères, peu visibles, mais constants et nourriciers. Visuellement, elle est habitée de fines vibrations ; on croit entendre s'en élever des grésillements subtils, de légers craquements. Ce qui l'intéresse, ce sont ainsi des phénomènes de persistance, mais fugaces comme des fantômes — comme ces formes colorées qui restent quelques secondes sur la rétine après la disparition de l'objet qui les a provoquées.

A l'heure où j'écris, la pénombre s'est faite dans le salon, mais le soleil met encore une tache très vive et mouvante sur un angle de mur. Et puis, aussitôt que le soleil est passé derrière les immeubles, elle s'éteint.

Nous arrivons à la fin de cette lettre flâneuse ... Les lettres se poursuivront sous la forme de cours d'eau souterrains durant ces prochaines semaines, pour resurgir fin août !

Merci aux lecteurs fidèles, et bienvenue aux nouveaux inscrits !

Si cette Lettre vous a plu, vous seriez très aimable de la transmettre à ceux qu'elle pourrait intéresser.

Et si vous l'avez reçue de la part de quelqu'un d'autre et que vous souhaitez vous y inscrire, veuillez vous rendre sur cette page.

Et pour écouter mes podcasts rêveurs sur l'art, c'est par ici.

Merci pour votre lecture !

Ce texte n'est évidemment pas libre de droit. Pour toute utilisation, veuillez me contacter.

Copyright © 2020 Anne Malherbe, All rights reserved.

Anne Malherbe
14 rue du Capitaine Ferber
Issy Les Moulineaux 92130
France